

Traversée du désert. — Dessin de Émile Bayard d'après sir S. Baker.

EXPLORATION DES AFFLUENTS ABYSSINIENS DU NIL,

PAR SIR SAMUEL W. BAKER.

RÉCITS DE CHASSE.

1861-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

État de l'expédition. — Traversée du désert. — Allure du chameau. — Début de la saison pluvieuse. — Migration des Arabes. — Arrivée à Sofi. — Un chasseur allemand. — Installation. — Achat et transport d'une case. — Gibier sur l'autre rive. — Traversée de l'Albara sur une couchette. — Girafes. — Trahi par le vent. — Poursuite. — Attaque. — Succès. — Beauté de la girafe. — Tué un bubale. — L'une des girafes est mangée par d'autres que par nous.

On se rappelle qu'au printemps de 1861 sir Samuel Baker partait de la basse Égypte avec l'espoir de rencontrer Speke et Grant aux environs des sources du Nil, et la ferme résolution d'ajouter à leurs découvertes ou de périr dans la lutte. On se rappelle également que Mme Baker, « presque au début de l'existence, » toute charmante et non moins brave, accompagnait son mari, et que pendant les cinq années de cette expédition elle montra un courage et un dévouement que rien ne put ébranler.

On sait enfin de quel succès fut couronnée la noble entreprise; nous n'avons pas à y revenir¹. Mais avant d'aborder directement la question des sources, Baker voulut étudier les affluents que le Nil reçoit d'Abyssi-

nie. Il en résulta une série d'explorations qui durèrent près d'une année et démontrèrent au voyageur que, si le cours permanent du fleuve est entretenu par les réservoirs des pluies équatoriales, l'inondation est produite inclusivement par les rivières abyssiniennes; et que ces rivières, aux ondes furieuses, non-seulement font déborder le fleuve, mais y apportent l'humus des plateaux qu'elles ravagent; d'où la fécondité des rives où ce limon est déposé, et la formation du delta égyptien.

A cette étude importante, faite dans un pays giboyeux entre tous, se joignirent des chasses merveilleuses qui enrichirent l'escorte du voyageur, et qui permirent à celui-ci de faire régner l'abondance sur tous les points où il s'arrêta.

Donc, au lieu de continuer à se diriger vers Khar-

1. Voy. la relation du voyage à l'Albert N'Yanza, *Tour du Monde*, t. XV, p. 1.

toum, M. et Mme Baker remontèrent l'Atbara jusqu'à deux cent vingt milles de son embouchure; puis, le laissant à leur droite, ils prirent au sud, et se dirigèrent vers Cassala, qui est sur la frontière d'Abyssinie; ils y arrivèrent le 9 juillet. Depuis qu'ils avaient quitté le bateau du Nil, les deux voyageurs avaient fait, soit à âne, soit à dos de chameau, onze cent quarante-deux kilomètres, dont mille soixante-trois dans le désert; et cela en été : quarante-cinq degrés de chaleur à l'ombre des bagages, cinquante-huit au soleil.

Le désert, même à cette époque, n'est pas toujours horrible. « Les nuits sont fraîches et pures; le ciel est couvert d'étoiles; l'horizon se rapproche, les collines, à la clarté de la lune, prennent des formes étranges; et le calme qui vous entoure, dans cette solitude mystérieuse, revêt un caractère surnaturel qui est plein de charme. Pas un moustique, pas un de ces insectes qui sont la plaie des pays chauds. Dès que le soleil a disparu, vous jouissez d'un bien-être parfait. »

Mais le soleil revient; la plaine est sans limite; toujours du sable qui étincelle, des rochers qui s'embrasent. Aux rayons dévorants se joint l'haleine absorbante du simoun; « le bois est tordu, l'ivoire se fend, le papier se brise dès qu'on le froisse; la moelle des os se dessèche; les outres sont vides. La poussière emplit les oreilles, bouche les narines; elle passe en nuées épaisses, forme des colonnes de plus de mille pieds de haut, qui traversent la plaine en tournant, ou fuient dans tous les sens au gré de chaque tourbillon. »

Même sur les bords du fleuve, à part le fourré de mimosas et les bouquets de doums qui marquent la rive, c'est toujours la plaine ardente. Et pour franchir cette fournaise, on n'a qu'une monture exécration. « De toutes les fatigues, dit Baker, la plus affreuse est celle que produit le mouvement du chameau : un balancement nauséux qui vous brise. Si, perdant patience, vous faites prendre le trot à votre bête, le supplice de la roue n'était rien auprès de ce jeu de votre épine dorsale, qui, lancée comme par un marteau de forge, vous défonce le crâne. » Il y a bien l'hedgin, le dromadaire pur sang, dont l'amble délicieux fait un mille en six minutes, et se soutient sans faiblir pendant neuf ou dix heures; mais l'Arabe estime beaucoup trop sa monture pour la louer à un étranger.

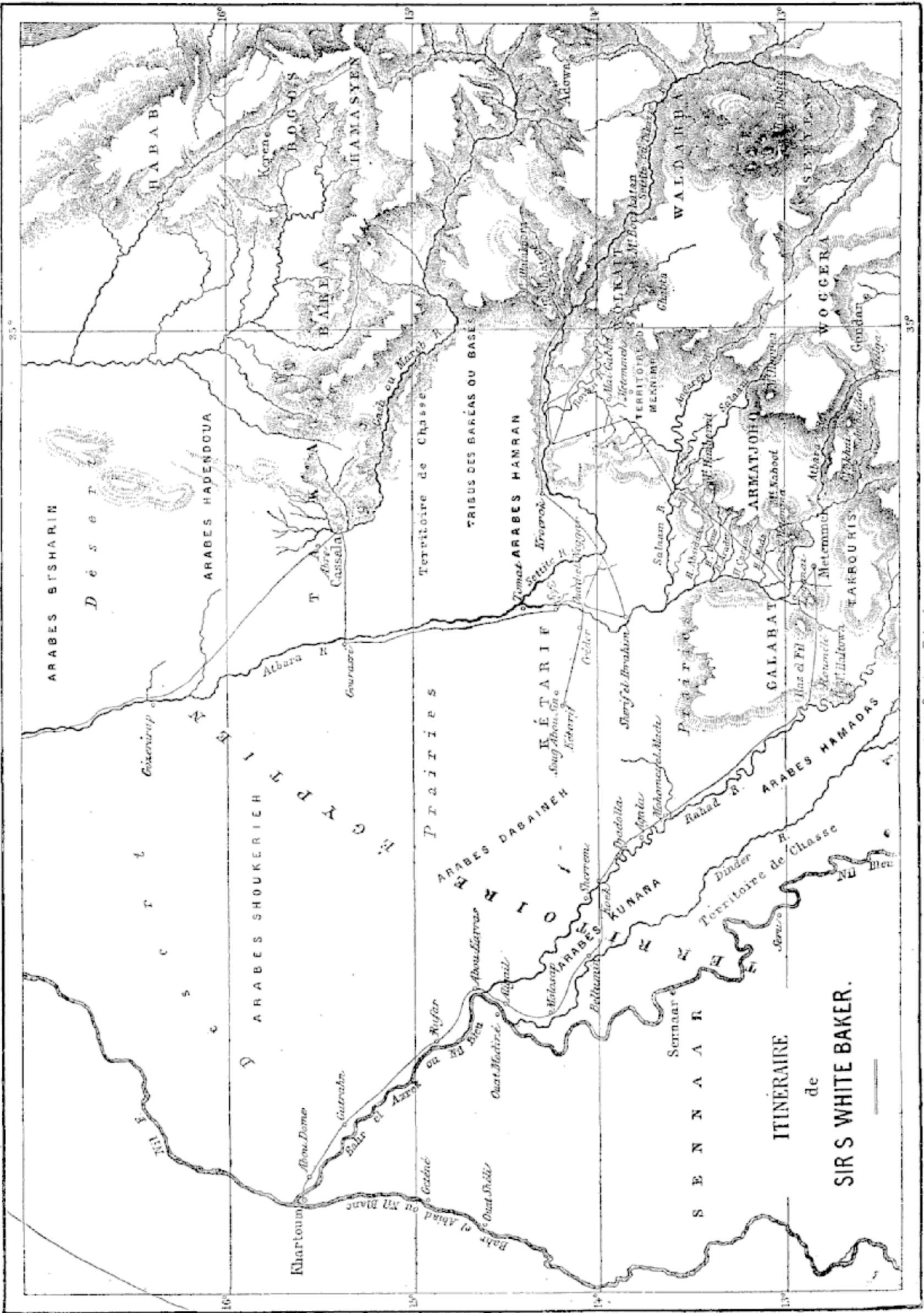
Partis de Cassala le 15 juillet, M. et Mme Baker prirent à l'ouest pour retrouver l'Atbara. Ils avaient eu de la pluie le jour même de leur sortie du désert. Depuis cette époque, les averses, de plus en plus copieuses, étaient devenues quotidiennes. Partout de la verdure; mais une terre humide où les chameaux enfonçaient, et qui, s'attachant à leurs pieds spongieux, les arrêtaient sans cesse. Les Arabes se pressaient de conduire les leurs sur un terrain plus ferme. Des chèvres, des moutons sans nombre; des chameaux portant des femmes et des enfants, ou chargés de curieux objets de ménage, encombraient la route. De beaux hommes, drapés d'étoffe blanche, armés de l'épée et

du bouclier, dirigeaient leurs dromadaires au milieu de la foule. Tous se rendaient au nord, où l'herbe commençait à paraître, et où ils n'avaient à craindre ni la fièvre, ni la mouche du bétail. Nos voyageurs, au contraire, poursuivaient leur route vers le sud; et malgré les difficultés croissantes, ils arrivaient à Sofi quatorze jours après leur départ de Cassala.

Sofi n'est qu'un misérable village, d'une trentaine de cabanes, mais dans une situation merveilleuse. Un maçon allemand s'y était construit une maisonnette en pierre, la seule de l'endroit, et l'habitait depuis quelques années. C'était un homme très-pâle, fortement bâti, mais auquel un travail constant et des maladies nombreuses n'avaient laissé que la peau et les os. Il était venu d'Europe avec les missionnaires autrichiens, qui se sont établis à Khartoum; puis, d'humeur entreprenante, il avait quitté la mission, avait acheté une carabine, s'était fait chasseur, et consacrait ses loisirs à divers ouvrages qui lui rapportaient quelque argent. Cet excellent homme, qui se nommait Florian, avait parcouru dans tous les sens une partie de la région que Baker se proposait de visiter; il pouvait donner de précieux renseignements; c'était pour le consulter que notre voyageur était venu à Sofi.

Plus moyen de vivre dehors; il fallait s'installer. La chose était facile. « Pour dix piastres, qui font deux francs cinquante, j'achetai, dit Baker, un logis d'une propreté remarquable. C'était là un prix modeste et que n'aggravait aucune dépense légale. Dans ce pays pratique le transfert de l'immeuble s'opère en mettant la toiture sur les épaules d'une trentaine d'hommes, et en la faisant déposer à l'endroit qui plaît à l'acquéreur. La mienne fut donc saisie, et portée en triomphe, pendant que les baguettes, dont se composait la muraille, se dressaient à la place où nous étions campés. Trois heures après j'étais propriétaire d'un franc domicile, avec parc immense et points de vue magnifiques. J'avais des bois superbes, l'Atbara à mes pieds et le bourg de Sofi à ma porte; droit de chasse dans toutes les provinces de l'Abyssinie et du Soudan; droit de pêche dans tout l'Atbara et les cours d'eau voisins; tout cela sans taxe des pauvres, sans dîmes, sans charge d'aucune espèce.

J'achetai deux nouvelles cases; et notre demeure eût fait envie à Robinson. Partout de ces détails charmants, de ces menus comforts d'un prix indicible, qui ne pouvaient être créés que par la main d'une femme. Nous étions bien heureux! Un oubli si complet des soucis de ce monde! La vue plongeait dans la vallée à une distance d'environ cinq milles. Tous les jours, prenant mon télescope, j'épiais les animaux sauvages qui paissaient tranquillement sur l'autre rive, où le pays était désert. Beaucoup de gibier là-bas; pas du tout de notre côté, et nul moyen de traverser l'Atbara! Une pluie diluvienne; le tonnerre presque sans trêve. Plus d'endroits praticables à l'exception des parties rocheuses. La terre du plateau se levait comme une pâte qui fermente, et l'on enfonçait jusqu'aux ge-



ITINÉRAIRE
de
SIRS WHITE BAKER.

Grave par Erhard

noux dans cette fange, où l'herbe croissait tellement vite qu'elle eut bientôt de neuf à dix pieds de haut. L'Atbara était dans toute sa gloire. Nous l'avions vu complètement à sec ; en ce moment son courant était de deux cents mètres de large et de plus de quarante pieds de profondeur. Il fallait pourtant le franchir. Soixante-seize girafes ! Nous abattîmes un arbre pour en faire un canot ; et je trouve dans mon journal :

16 Août. — Notre pirogue ne peut porter qu'un homme ; encore y est-il comme dans une baignoire. Neuf jours de travail pour en arriver là ! Florian est désolé ; mais *nil desperandum*. Je vais construire un radeau.

18 Août. — Le radeau est fini ; quatre hommes y sont en sécurité ; mais il n'est pas gouvernable ; le courant l'emporte. Ce matin un éléphant flottait sur la rivière ; c'était le second que je voyais depuis quelques jours : un torrent qu'ils auront voulu franchir ; pour eux aussi le courant était trop fort.

2 Septembre. — Jusqu'à présent les girafes se tenaient sur le plateau, à deux milles environ. Aujourd'hui elles m'ont tantalisé en se mettant sur la côte. Il faut absolument passer. Ma couchette, soutenue par des outres, fera un excellent bateau. Il y a dans le bourg des chasseurs d'hippopotame qui nagent comme des phoques : les uns remorqueront la nacelle ; d'autres la dirigeront.

Nous voilà partis ; dérivant sur le pied de cinq milles à l'heure, faisant un tour de valse à chaque tourbillon ; et avançant néanmoins, bravement entraînés par les nageurs, qui enfin gagnent le bord. Nous nous mettons à quatre pattes, et, nous hissant au milieu du hallier, nous gravissons la berge. La vallée ne présente que déchirures et rocailles, ruisseaux et ravins de soixante pieds de profondeur ; grès à nu, rochers et buissons, tertres herbeux, fourrés de mimosas ; bref, le meilleur des terrains de chasse.

En les observant avec ma lunette, j'avais remarqué que les girafes se plaçaient d'habitude sur un point élevé d'où elles voyaient à une grande distance. Il ne fallait donc pas gravir la côte directement. Ces animaux, grâce à leurs cous démesurés, jouissant de l'avantage qu'aurait un homme posté en haut d'un mât, nous auraient immédiatement découverts. C'est pourquoi je résolus de faire un circuit d'environ cinq milles, afin de rejoindre la bande par en haut, ce qui devait être possible avec des précautions. La marche commença ; tantôt gravissant des éboulis rocheux, tantôt dans l'eau vaseuse jusqu'aux épaules ; glissant au fond d'un ravin, serpentant dans l'herbe, ou à travers les buissons, pendant deux heures ; troublant dans notre marche de superbes tétels et de magnifiques nulleuts (*bubales* et *strepsicères*), nous gagnâmes l'endroit où devaient être les girafes. Presque immédiatement j'aperçus la tête de l'un de ces animaux à huit cents pas environ sur la gauche ; cette tête m'en fit découvrir d'autres qui entouraient le chef de la bande. Je pris à droite avec l'intention d'arriver sous le vent de la troupe.

Un buisson pouvait me servir d'abri ; tout allait pour le mieux, lorsque je vois que la bande a changé de place, qu'elle a le vent pour elle, que je suis à deux cents pas du grand mâle et qu'il est juste en face de nous. Deux autres s'approchent de lui. Tout à coup la brise m'effleure ; elle est d'une fraîcheur délicieuse, mais elle va nous trahir ! En effet, à peine ai-je senti ses caresses, que les trois girafes dressent la tête, et, attachant leurs grands yeux noirs sur la place où nous sommes, elles demeurent immobiles.

L'air attentif et la surprise des sentinelles avertissent la bande. Les girafes qui la composent se mettent à la file, rejoignent leurs camarades, puis regardent fixement de notre côté, formant un admirable tableau. Leur robe superbe, qui miroite comme celle d'un cheval de race, se détache en un relief vigoureux sur le vert sombre des mimosas.

Mais cela ne pouvait pas durer, elles allaient prendre la fuite. N'ayant plus l'espoir de les tirer de près, je résolus de partir avant elles. Il était probable que la bande passerait à angle droit de la place que j'occupais ; puis, arrivée au sommet de la côte, elle gagnerait certainement la plaine, dont la surface unie empêcherait toute surprise.

Ayant appelé mes compagnons d'un signe, je pars à toute vitesse. Les girafes s'élancent ; elles fuient d'une allure pesante, mais d'une rapidité incroyable, et, prenant la direction que j'ai supposée, elles m'offrent l'épaule à deux cents pas. Malheureusement je tombe dans un trou profond caché dans l'herbe, et tandis que je me relève, la bande a gagné du terrain. Mais le chef tourne brusquement à droite pour arriver au plateau. Je prends la diagonale en courant de toutes mes forces. Lancée à fond de train, la bande passe devant moi à une distance d'environ cent soixante mètres. J'ai mon vieux Ceylan, carabine double, qui porte des balles d'une once et demie, et je vise un grand mâle dont la robe est foncée. Le bruit de la balle sur le cuir est suivi de quelques faux pas, qui se terminent au bout de vingt mètres par une lourde chute au milieu des buissons.

Ma seconde balle résonne également sur une autre bête, mais ne produit aucun effet. Bachit me passe rapidement une carabine simple — balle de deux onces. — Un mâle superbe est ajusté ; il tombe sur les genoux, se relève et prend la fuite en boitant ; il a la jambe brisée au défaut de l'épaule ; mes Arabes le rejoignent et l'achèvent.

Après avoir suivi la troupe sur un terrain glissant et couvert de hautes herbes, ayant fait un mille sans résultat, je revins à mon gibier. C'étaient mes premières girafes ; je les admirai avec tout l'orgueil, toute la satisfaction du chasseur ; mais il se mêlait à ma joie un sentiment de pitié pour ces créatures si belles et si complètement inoffensives. Qui n'a vu la girafe que sous un climat froid ne se fait pas une idée de sa beauté. Sa robe soyeuse a des reflets changeants, suivant

la façon dont elle s'éclaire, et ses yeux sont l'exagération, ou plutôt le développement de ceux de la gazelle.

En revenant, comme nous traversions une herbe épaisse, qui pouvait avoir quatre pieds de haut, trois bubales sont partis d'une ravine, et ont passé devant nous à une soixantaine de mètres. Touché à l'épaule, celui que je visais est tombé mort au bout de quelques pas. C'est également mon premier bubale. Sa robe, d'un rouge bai, est brillante comme du satin. Il est en excellente condition et doit peser près de cinq cents livres. Une chasse magnifique : sur quatre coups, trois grosses bêtes.

La nuit était close lorsque nous atteignîmes la rivière; des chutes nombreuses nous avaient retardés, et ce fut avec plaisir que je me retrouvai chez moi, après avoir repassé l'eau comme le matin, mais dans l'obscurité la plus épaisse.

Le jour suivant nous traversâmes de nouveau l'Atbara pour aller chercher nos bêtes; il n'y avait plus qu'une girafe. Pendant la nuit les lions et les hyènes avaient dévoré l'autre, sans en laisser vestige. La foule sauvage avait piétiné dans la boue, laissant des empreintes qui témoignaient du vol. C'était une perte réelle. Les indigènes font grand cas de la viande de girafe; ils ont raison, jamais je n'en ai mangé de meilleure. Tout le reste s'utilise. Singulièrement dure, la peau a l'avantage d'être non moins légère que forte, ce qui la rend précieuse pour la confection des boucliers. Enfin les tendons, d'une grande longueur, sont très-estimés des Arabes, qui en emploient les filaments pour coudre le cuir, et fabriquer des cordes pour leur rhababa, espèce de guitare.

Aggagir ou chasseurs de la tribu des Hamran. — Épée et bouclier. — Chasse à l'épée. — Dernière averse. — Départ de Sofi. — Campés à Cuat el Négar. — Acquisition de trois chevaux. — Chasse à l'hippopotame. — Dépècement de la bête. — Assaut et carnage.

Il y avait un mois que nous étions à Sofi, lorsque j'eus la visite d'une bande de chasseurs que j'avais le plus grand désir de connaître. D'après ce que l'on m'avait raconté, certains Arabes de la tribu des Hamran, dont le territoire est au midi de Cassala, tuaient à l'arme blanche les animaux les plus redoutables. Je ne me figurais pas comment avec un sabre on pouvait tuer un éléphant, à moins que celui-ci ne fût entouré d'un grand nombre de traqueurs et criblé de coups finissant par amener la mort. On m'assurait néanmoins que, sur un bon terrain de course, l'éléphant le plus sauvage n'avait aucune chance d'échapper aux aggagir, ainsi qu'on appelle ces sabreurs héroïques. J'étais décidé à prendre à mon service quelques-uns de ces hommes extraordinaires et à les garder tant que durerait mon exploration des rivières abyssiniennes. Ce projet était connu, d'où la visite des aggagir.

Si ce n'est par leur chevelure, qu'ils portent beaucoup plus longue, et qui, séparée sur le milieu de la tête, est divisée en longues boucles pendantes, les

Hamran ne diffèrent en rien des Arabes de cette région. Comme tous les autres, ils sont armés de l'épée et du bouclier. Celui-ci n'est pas toujours le même; il y en a de deux sortes : l'ovale étroit et la rondache. C'est du bouclier rond que les Hamran font usage. Quant aux épées, elles ont partout la même forme : une lame très-longue, à deux tranchants, ayant plus de quatre centimètres de large, et, comme poignée, tout simplement une croix, dont la traverse constitue la seule garde. L'épée des aggagir ne se distingue des autres que parce qu'elle est entourée, à partir du croissillon, sur une longueur de neuf pouces, d'une corde très-serrée qui permet de la saisir avec la main droite, tandis que la poignée est tenue par la main gauche; elle devient ainsi une épée à deux mains.

Les Hamran qui ne sont pas assez riches pour avoir des chevaux ne se mettent que deux pour chasser l'éléphant. Ils s'arrangent de manière à surprendre la bête de dix heures à midi : c'est le moment où elle repose; si elle ne dort pas, elle est au moins peu vigilante et d'une approche facile. L'éléphant est-il endormi, l'un des chasseurs se dirige en rampant vers la tête de l'animal, et d'un seul coup en détache la trompe qui est allongée par terre. La victime se lève aussitôt; mais, affolé par cet affreux réveil, l'éléphant ne sait pas poursuivre les chasseurs. Le sang coule à flots de sa blessure; une heure après il est mort. Si l'animal est éveillé, c'est par derrière qu'on l'attaque. Les deux jarrets sont alors tranchés l'un après l'autre, et, de même que dans le cas précédent, l'hémorragie ne tarde pas à tuer le colosse.

Néanmoins, disons-nous, cette méthode est celle des pauvres. Sitôt que la vente de l'ivoire leur permet de se monter, les chasseurs exercent leur art d'une manière à la fois plus lucrative et plus brillante. Trois cavaliers partent avant le jour et vont lentement à la recherche de la bête. Une fois sur la piste, ils la suivent d'une allure rapide. Vingt milles peut-être les séparent des éléphants; peu importe! La troupe est enfin découverte; le vieux mâle qui donnera le plus d'ivoire est choisi, la chasse est engagée. Après une courte poursuite, la bête se retourne, les cavaliers s'éparpillent et fuient devant elle. Dès que l'éléphant les abandonne, ils reprennent la chasse; et l'animal, qui s'est sauvé, fait tête une seconde fois. L'un des aggagir, qui a cette mission particulière, s'approche alors de l'éléphant dont il absorbe l'attention. La bête exaspérée reprend l'offensive et charge à toute vitesse. C'est le moment pour les chasseurs d'appeler à eux tout le sang-froid, toute l'habileté qu'ils possèdent; mais plus tard nous les verrons à l'œuvre.

Tandis que j'écoutais ces prodigieuses aventures qui m'étaient modestement racontées comme des choses toutes naturelles, je me sentais excessivement petit. J'avais, dès ma première jeunesse, passé ma vie à chasser les bêtes sauvages, et m'étais figuré jusque-là que j'en savais, à cet égard, autant que pas un autre; mais il y avait des hommes, qui, sans le secours de

mes parfaites carabines, chargées de balles mortelles, allaient droit au monstre et l'attaquaient dans son antre, à la pointe d'une épée. J'éprouvais le besoin de me découvrir et de saluer profondément ceux qui étaient devant moi. Mon cœur allait à eux; nous fraternisâmes sur-le-champ, et ce fut avec bonheur que je songeai à l'époque où nous serions associés.

Il fallait pour cela se remettre en route.

Le 15 septembre une ondée capricieuse arriva tout à coup, ce fut la dernière de la saison. A partir de cette époque le soleil brilla sans relâche. Au bout d'une semaine l'herbe commençait à jaunir. A la fin d'octobre il n'y avait plus pour reposer l'œil de l'éclat doré du paysage que les roseaux des bancs de vase, mis à nu par le retrait de la rivière. Nous avions quitté Sofi le jour de la dernière averse, et, après avoir campé en différents endroits, nous étions installés sur la rive droite de l'Atbara, à deux cents mètres en aval d'Ouat el Négar, et à sept heures du Settite. Je possédais alors trois chevaux que j'avais achetés à des chasseurs d'éléphant, tous les trois de race abyssinienne : bêtes excellentes, bien que leur taille n'arrivât pas à un mètre et demi. Je les avais nommés Gazelle, Tetel et Aggar, qui est le singulier d'aggagir. Les deux derniers connaissaient parfaitement la chasse; Gazelle était novice, mais d'une beauté remarquable.

A peine étions-nous arrivés, que l'on m'invita à chasser un vieil hippopotame, qui avait eu l'impudence de menacer plusieurs personnes. Ce vieux drôle habitait la rivière à deux milles du village. Nous nous sommes rendus au point indiqué; l'animal était chez lui. En cet endroit l'Atbara, qui peut y avoir une largeur de deux cent cinquante mètres, fait un brusque détour, et il en est résulté un de ces bassins, toujours profonds, que nous avons décrits ailleurs. Au milieu de celui dont je parle, se trouvait un banc de vase arrivant jusqu'à fleur d'eau; c'était là que reposait notre adversaire.

A peine l'insolent nous eut-il aperçus que, de la façon la plus inconvenante, il se leva, secoua la tête et nous adressa des grognements significatifs, espérant nous intimider. J'avais remis à Bachit un pistolet et lui avais donné l'ordre d'aller se placer sur l'autre rive. Le voyant à son poste, je lui fis signe de tirer plusieurs coups sur la bête, afin de me l'envoyer; j'étais alors embusqué dans la rivière, à l'abri d'un banc de roche. Mais au premier coup de feu l'hippopotame, en vieux solitaire accoutumé à ne suivre que son caprice, se retourna vers Bachit et le chargea avec un mugissement effroyable, qui envoya notre homme jusqu'en haut de la falaise. Une fois à trente pieds au-dessus de l'eau, mon brave tira fièrement un second coup de pistolet; l'hippopotame n'en fut nullement troublé.

Comme ce dernier avait repris confiance, je me montrai au-dessus de la roche, et l'appelai à diverses reprises par son nom arabe : Hasinth! Hasinth! suivant la coutume du pays. L'hippopotame, se figurant qu'il allait se débarrasser de moi, comme il avait fait de l'autre, poussa un grondement sonore, plongea tout à

coup, et reparut à cent pas de mon rocher, mais refusa absolument d'approcher davantage. Voyant cela, j'ordonnai à Bachit de crier de toutes ses forces pour attirer l'attention de l'animal, et, au moment où celui-ci tournait la tête, je le visai derrière l'oreille.

Ce fut un de ces coups heureux qui vous dédommagent et vous consolent de tous les coups manqués. Le vieux solitaire se renversa immédiatement, fouetta l'eau paisible du bassin, faisant surgir de grosses vagues autour de lui, et disparut après d'horribles convulsions.

Mes hommes étaient déjà près du village; en un instant la foule arriva avec des chameaux, des cordes, des couteaux, des haches, tout l'attirail nécessaire pour dépecer et pour transporter l'hippopotame, qui n'avait pas encore reparu.

Au bout d'une heure et demie, à compter du moment où il avait reçu la balle, nous l'aperçûmes qui flottait à deux cents mètres plus bas. D'énormes têtes de crocodiles surgirent à quelques pieds du cadavre et s'éclipsèrent tout à coup. Cette vision peu rassurante engagea les Arabes à différer l'assaut. On attendit que la proie eût dérivé jusqu'à un banc de cailloux situé à deux milles du bassin où nous l'avions découverte. Dès qu'elle y fut arrivée, la foule se précipita, des cordes nombreuses furent attachées au colosse, et les hommes le traînèrent sur la grève.

Une capture superbe : la peau, non compris la tête, mesurait douze pieds trois pouces. Je fis réserver les deux cuissots pour le cheik, ainsi qu'une forte quantité de graisse, qui est très-estimée dans le pays, non sans motif, car il n'en est pas de plus délicate. Un morceau de viande avait été choisi pour nous; et, ces deux parts mises de côté, la foule se jeta avidement sur la proie. Une bande d'hyènes affamées n'aurait pas été plus sauvage. Cent couteaux furent immédiatement à l'œuvre. La pièce à peine livrée, ils se l'arrachèrent et se battirent sur elle comme des loups. On ne vit plus qu'un amas sanglant. Les uns, plongés dans les entrailles fumantes, se disputaient la graisse; les autres se ruaient sur la viande, et se tailladaient réciproquement les mains pour faire lâcher prise à qui tenait un bon morceau. Je m'éloignai de cet odieux spectacle, que j'avais déjà vu ailleurs et qui se renouvelle toujours en pareille circonstance.

Personnel de la bande. — Abou Do et Djali. — Ile charmante. — Buffle tué à côté du camp. — Rugissements des lions. — A la recherche des éléphants. — Apparition d'un vieux solitaire. — Approche difficile. — Manœuvre audacieuse des aggagir. — Coup d'épée. — Eléphants en vue. — Attaque dans le fourré. — Sept éléphants morts; un d'eux tué par l'épée.

La bande est au complet. Outre nos gens de service : l'interprète, un palefrenier, deux Arabes et la femme qui moule le sorgho et fait le pain, j'ai neuf chaméliers, six Takrouris, un traqueur, nommé Taher Nour et trois aggagir : Abou Do, Djali et Soliman. Abou Do est magnifique : plus de six pieds¹, la taille svelte, les

1. Mesure anglaise; plus d'un mètre quatre-vingt-trois centimètres.

mouvements prompts et faciles, le visage d'une beauté remarquable, des yeux de girafe où brille soudain l'éclair qui traverse le regard de l'aigle. Djali a la tête de moins que l'autre, mais des muscles étonnants et la physionomie d'un homme à braver le diable.

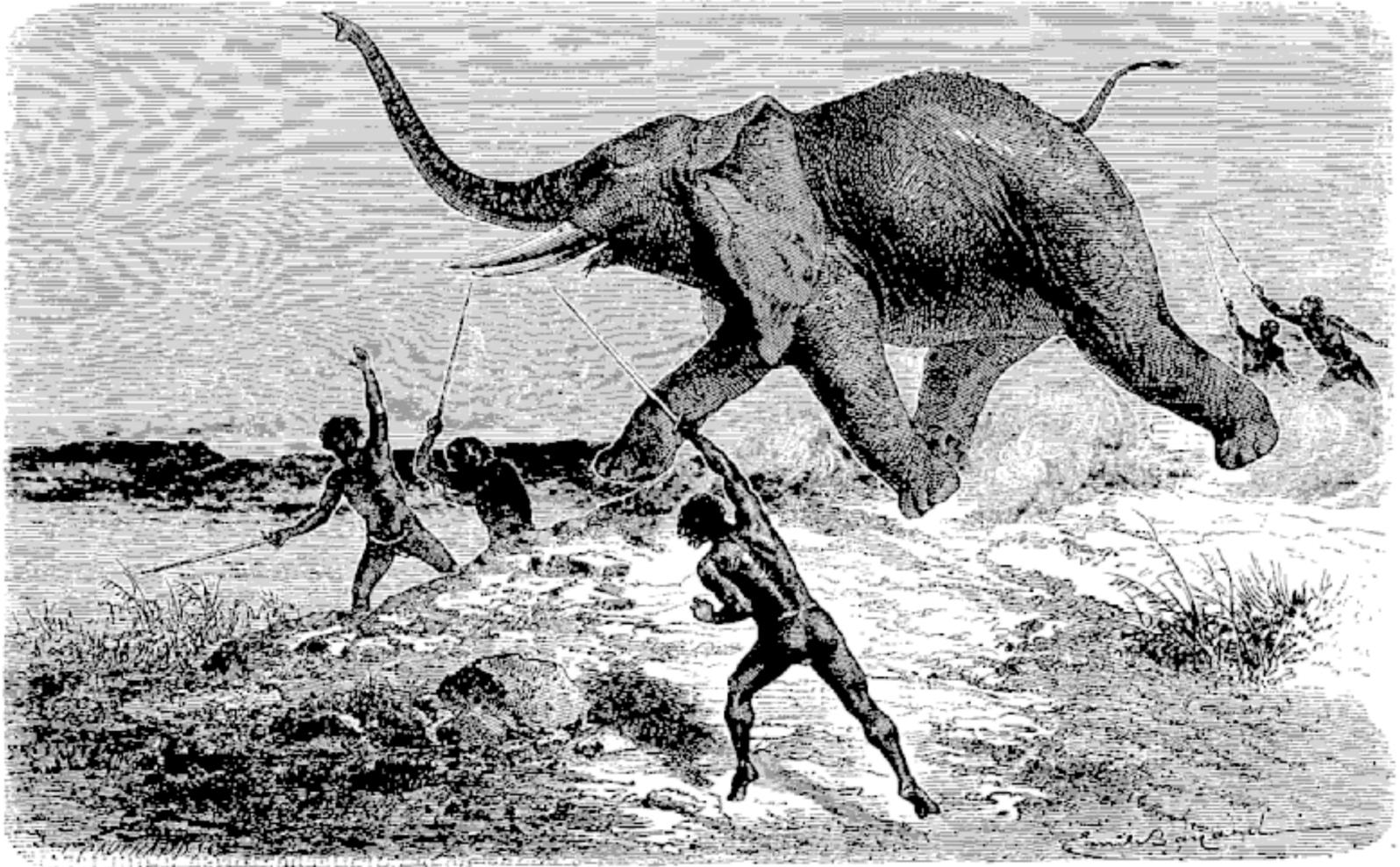
Jamais le centaure n'a été réalisé comme par ces aggagir; le cavalier et la bête ne font bien qu'un seul et même individu, qui se replie dans tous les sens avec la souplesse du reptile. Il leur a suffi d'être à cheval pour que leur nature ait subitement changé. Ces hommes, si fiers et si calmes, ont été pris tout à coup d'une fougue délirante. Ils ont brandi leurs épées nues, et les voilà se précipitant sur les rocs, perçant les halliers, franchissant les ravins, escaladant les pentes, plongeant dans les abîmes, et se livrant à l'attaque

d'un éléphant imaginaire. Je n'ai qu'une inquiétude, c'est que leurs chevaux ne résistent pas à de pareilles allures.

Nous remontons le cours de Settite. La région est fort belle, mais déserte au point que même le sable du bord de l'eau, qui garde, comme la neige, les empreintes les plus légères, ne porte pas vestige de trace humaine.

Près de la berge orientale, à deux jours de marche de Gira, se trouve une île qui est une véritable oasis. De gros nabaks (*rhamnus lotus*) y répandent une ombre épaisse et forment des bosquets entremêlés de clairières, où l'herbe est à la fois abondante et fine : c'est là que nous nous arrêtons.

Au moment où nous gagnons la rive, un buffle s'a-



Attaque de l'éléphant à l'épée (voy. p. 135). — Dessin de Émile Bayard d'après sir S. Baker.

brevue à moins de deux cents mètres. Il est près de l'office, double motif pour ne pas le laisser partir. J'avance avec précaution et le tire par derrière; il tombe sur les genoux, se relève immédiatement, reçoit ma seconde balle, tandis qu'il escalade le bord de l'ilot et disparaît dans les nabaks. Le voilà chez nous; il sera mort avant peu; la nuit approche, on le retrouvera demain matin.

Pendant que les feux de nos hommes se couvrent de morceaux de bubale, le nôtre se garnit d'os à moelle. On met sur la table une nappe blanche, et tout ce qu'il faut pour dîner. Baraké, la boulangère, fait cuire ses galettes; et des tranches de foie d'antilope, avec sel et piment, sont posées sur le gril. Nous allons nous mettre à table, quand un rugissement terrible annonce qu'ailleurs on songe également à souper. Ce rugisse-

ment, qui a retenti à une distance d'environ cent cinquante mètres, est suivi de plusieurs autres, et les aggagir me disent tranquillement : « Les chevaux n'ont rien à craindre pour cette nuit; votre buffle a été trouvé par les lions.

Je n'ai jamais entendu de chœur aussi grandiose que celui de ces magnifiques voix de basse, unies aux craquements du fourré. Mais cette harmonie, qui plaît à nos oreilles, n'est pas du goût de l'interprète ni de la pauvre Baraké. Pour les rassurer on raconte d'effroyables histoires; c'est à qui se rappellera les plus horripilantes. Les aggagir, à leur tour, se mettent à parler des Basés, et les faits qu'ils relatent éclipsent tellement tout ce qui a été dit des bêtes féroces, qu'un lion serait maintenant le bienvenu, pourvu qu'il consentit à défendre les auditeurs contre ces hommes terribles.

Dès le matin j'étais à la recherche de nos voleurs de buffle. Comme je rentrais sans avoir rien trouvé, les aggagir venaient d'achever leur battue. Ils avaient découvert les traces d'une bande d'éléphants, et me priaient de les accompagner en toute hâte; pas besoin d'insister.

Nous sommes bientôt sur l'autre bord. Reconnaître la piste est d'une difficulté excessive. La terre est si dure qu'il est presque impossible de distinguer les empreintes les plus récentes de celles qui ont deux jours de date. On ne peut s'en rapporter qu'aux laissées, et la distance qui les sépare rend ce travail aussi ennuyeux que fatigant.

La journée s'avance. Nous avons passé et repassé la rivière à plusieurs reprises, lorsque nous arrivons à une courbe dont le fond sableux est inondé à l'époque des grandes eaux, et qui, d'une étendue de plusieurs acres, est bordée par une futaie. Les aggagir, qui semblent connaître chaque pouce de terre du pays, déclarent que si les éléphants n'ont pas quitté le canton, ils doivent être là, parmi les arbres. Tandis que nous cherchons la direction du vent, un coup de trompette se fait entendre, et un superbe éléphant, sortant de la forêt, s'avance avec majesté vers la rivière.

Nous sommes cachés par un banc de sable derrière lequel nous descendons de cheval. La nappe qui sépare la forêt du bord de l'eau est d'une largeur d'environ trois cents pas. C'est, comme nous l'avons dit, une anse du Settite, qui, à partir de là, se détourne à angle droit et rase le pied d'une falaise, composée de galets reliés par un ciment calcaire. Le plan d'attaque est bientôt fait : je vais essayer de rejoindre la bête en rampant à l'abri du banc de sable; si je ne réussis pas, les aggagir couperont la retraite à l'éléphant, et nous aurons la chance d'un combat à l'épée.

J'ouvre la marche, suivi de l'un de mes Takrouris qui porte ma seconde carabine; Florian nous accompagne. Nous franchissons rapidement la moitié de la distance; nous sommes encore à cent cinquante pas de la bête, qui vient de gagner la rivière et qui s'est mise à boire.

Le banc de sable diminue de hauteur, il n'a pas plus de deux pieds; l'abri est mince, nous redoublons de précaution. Pas un arbre, pas une pierre; le sable est nu, et si mouvant qu'on y enfonce jusqu'à la cheville. Nous avançons néanmoins. L'éléphant cesse de boire pour lancer un jet d'eau qui retombe sur lui en ondée; puis il s'abreuve et s'arrose alternativement sans se douter de notre présence. Nous avançons toujours. Quinze pas tout au plus nous séparent lorsqu'il tourne la tête et nous aperçoit. Il relève ses énormes oreilles, sonne de la trompe et balance entre l'attaque et la fuite. Je cours à lui en criant; il se tourne vers le bois, je le tire à l'épaule. J'ai ma grosse carabine, celle que les Arabes ont nommée l'*Enfant du canon* et que par abréviation j'appelle le Bébé. Sa charge est de vingt-deux grammes de poudre, sa balle d'une demi-livre.

Comme toujours, son effroyable recul m'a presque renversé; mais je vois la marque sur l'épaule de l'éléphant et dans une ligne excellente, bien qu'elle soit un peu haut. Toutefois, le seul résultat du coup est de faire sauver la bête, qui va gagner la forêt, lorsque les aggagir lui coupent la retraite, ainsi qu'il est convenu. L'animal furieux court droit à l'ennemi. Alors commence la partie héroïque et insensée de la chasse. Au lieu d'occuper l'éléphant par la fuite d'un cavalier, suivant la méthode usuelle, mes trois aggagir sautent de cheval en même temps, et, à pied sur le sable où ils enfoncent, attaquent l'énorme bête.

En fait de sport, je n'ai rien vu d'aussi beau et d'aussi follement périlleux. Malgré la rage qui le possède, l'éléphant n'en reconnaît pas moins que le but des chasseurs est de passer derrière lui, ce qu'il évite avec une incroyable adresse. Il tourne rapidement sur lui-même, charge les trois assaillants l'un après l'autre, toujours en face de celui qui est à craindre, et répand dans l'air des nuées de sable qu'il lance avec sa trompe en jetant des cris de fureur.

Les aggagir ne parviennent pas à triompher de cette manœuvre; le sable mouvant, qui n'est rien pour le colosse, leur est tellement contraire, qu'ils n'évitent l'ennemi qu'avec une extrême difficulté. Ce n'est qu'à force de bravoure et de sang-froid qu'ils sauvent alternativement celui d'entre eux que la bête va saisir. Pendant ce temps-là je traverse péniblement l'arène. Au moment où j'arrive, l'éléphant, qui passe entre les aggagir, reçoit à la fois une balle, que je lui envoie à l'épaule, et un coup d'épée que lui donne Abou Do. Celui-ci, malheureusement, n'a pu frapper à l'endroit voulu, en raison de la vitesse de la bête.

L'éléphant se détourne, franchit le sable et gagne la forêt. Nous sommes bientôt sur ses traces; il fait en courant quatre ou cinq cents pas, et tombe mort dans le lit d'un torrent desséché.

Revenus près de la rivière, nous voyons à un quart de mille une douzaine d'éléphants, qui, dans l'eau jusqu'à l'épaule, se dirigent vers les nabaks. Un détour nous amène au bord du fourré. Nous entendons craquer la jungle à notre droite; les craquements sont de plus en plus forts : il est évident que la bande approche. Djali, qui s'est glissé tout doucement parmi les broussailles, rapporte qu'il y a trois éléphants entre nous et le gros de la troupe, mais qu'il est impossible de se servir de l'épée. Je demande à être conduit où est cette avant-garde; et, suivi de Florian, des aggagir et de mes porteurs de carabine, je me mets sur les talons du brave petit chasseur, qui entre en rampant dans le hallier. Celui-ci serait absolument impénétrable sans les trouées qu'y ont faites les bêtes pesantes. C'est dans l'un de ces couloirs que nous avançons. Tout à coup Djali s'arrête, et j'aperçois, comme à travers un nuage, deux éléphants placés à sept ou huit pas derrière le lacis d'épines. L'un d'eux m'offre la tempe, où je lui envoie une balle qui le tue raide. Je ne vois pas suffisamment pour tirer la seconde bête, mais Florian,

par un coup très-curieux, la démonte, et il nous est facile de la rejoindre.

Je prends une carabine à deux coups; à peine l'ai-je dans la main que le troisième éléphant se présente. Décidé à expérimenter le coup du front, je reste à ma place, et j'envoie ma balle — plomb et mercure — exactement au centre, presque à bout portant, moins de quatre pas. La bête recule, puis se remet à charger. Je tire ma seconde balle un peu plus bas. Arrêtée dans sa course, l'éléphante, car c'est une femelle, retourne vers le fourré en sonnait avec rage. Saisissant la carabine qu'on me présente, je cours droit à la bête et vise de nouveau au milieu du front: le seul effet produit est une charge plus active que les autres; décidément, c'est jouer à la tape. Je vais tirer de nouveau, mais Djali arrive, et, d'un coup d'épée, tranche le tendon du pied de derrière. Bravo, Djali!

Mes trois balles, de dix à la livre, poussées chacune par plus de dix grammes de poudre, ont été placées aussi juste que possible; j'ai bien tiré: à elles trois elles n'occupent dans le front qu'un espace de trois pouces, et pas une n'a causé la mort. On avait raison de dire qu'il ne fallait pas compter, pour l'éléphant d'Afrique, sur le coup du front qui est fatal à celui des Indes. Cela décuple le danger; à Ceylan j'étais sûr de la bête: je n'avais qu'à l'attendre et à tirer quand elle était près de moi.

Djali a donc fait un coup superbe. Je recharge mes carabines tandis qu'Abou Do et les autres vont se remettre à cheval, pensant que la troupe a débûché. Leur intention, dans ce cas-là, est de ramener les éléphants dans la jungle et de nous les envoyer s'il est possible. Je n'ai pas voulu détruire le prestige des armes à feu, en insinuant qu'il serait assez désagréable pour nous de recevoir le choc de cette bande furieuse, dont les colosses ont des fronts invulnérables; mais je fais des vœux pour que la troupe nous arrive moins directement que ne le souhaitent ceux qui nous l'envoient.

Il y a un quart d'heure que nous sommes dans cette position, lorsque tout à coup retentissent les cris des trois Arabes à une certaine distance. Quelques minutes après, un effroyable craquement, accompagné des clameurs des aggagir et du cri aigre de l'éléphant sauvage, nous annonce que la bande fond sur nous en ligne droite. Réunissant mes hommes en un groupe serré, je leur recommande de me passer mes armes à propos, et nous attendons l'ennemi qui arrive sur nous avec la rapidité de la foudre. Tout se déchire devant lui; la jungle tremble et s'écrase; c'est l'affaire d'une seconde.

La phalange est conduite par un chef énorme qui vient droit à moi; je lui décharge dans le front mes deux coups aussi vite qu'il m'est possible. Le choc le fait reculer; il se détourne, les autres le suivent. Une nouvelle carabine m'est servie avec une admirable précision, et je fais coup double sur deux éléphants qui, frappés à la tempe, ne se relèvent pas. Le Bébé m'est alors poussé dans la main juste à temps pour viser le dernier de la bande qui va disparaître dans le fourré:

bang! je tourne comme une girouette, le sang me jaillit des narines, mais je suis sûr d'avoir la bête, qui, avec sa balle d'une demi-livre entrée derrière l'épaule, ne saurait courir longtemps.

Arrivent les aggagir tout lacérés par les épines. Il y a du sang à l'épée d'Abou Do: les éléphants s'éloignaient lorsque, tournés par les Arabes, ils ont fait volte-face. Dans la poursuite, Abou Do a réussi à rejoindre l'un d'eux et lui a coupé le jarret.

Total: sept éléphants morts et trois blessés; deux par Florian, le troisième par moi, qui l'ai touché à l'épaule. Il est trop tard pour les poursuivre, le jour s'en va; mais les aggagir viendront demain les chercher.

Recherche des blessés. — Chute de Djali. — Les quatre frères Chériff. — Rodar au bras desséché. — Pistes nombreuses, mais pas d'éléphants. — Flânerie. — Un couple de rhinocéros. — Attaque et poursuite. — Course prodigieuse. — Rivalité. — Désespoir d'Abou Do. — Effort suprême. — La victoire nous échappe. — Rhinocéros; ses habitudes; piège qu'on lui tend.

L'un des trois éléphants blessés était revenu dans les nabaks, où mes aggagir s'étaient trouvés face à face avec lui. Pas d'issue latérale dans ces broussailles; en pirouettant, la jument de Djali, repoussée par la muraille épineuse, était tombée et avait jeté son maître sous les pas de l'éléphant. Celui-ci, attiré par le cheval, qui, relevé aussitôt, avait pris la fuite, n'avait accordé nulle attention au chasseur; mais en courant il lui avait mis le pied sur la cuisse et la lui avait brisée net.

Peu de temps après, les frères Chériff, ayant appris les résultats de notre chasse, venaient me demander de faire partie de notre expédition. Ils étaient quatre, les plus célèbres de tous les aggagir. Abou Do lui-même, qui n'en serait pas convenu, se sentait inférieur à l'aîné de ces sportsmen accomplis; il en était jaloux, et déclara que si j'acceptais ces nouveaux alliés, il partirait avec Soliman. Je décidai toutefois que nous garderions les Chériff jusqu'à l'arrivée du chasseur qui devait remplacer Djali; Abou Do n'eut plus rien à répondre.

Le second des quatre frères, appelé Rodar, était manchot. Un jour l'éléphant, après lui avoir tué son cheval, lui avait ouvert le bras gauche d'un coup de défense. Broyés depuis le coude jusqu'au poignet, les os étaient sortis par fragments; les chairs, ratatinées, avaient maintenant l'aspect d'un morceau de cuir tordu, et la main crispée, semblable à une serre de vautour, ne pouvait plus que recevoir la bride qu'elle retenait comme un crampon. Rodar n'en était pas moins le plus renommé de la tribu pour la conduite de la chasse.

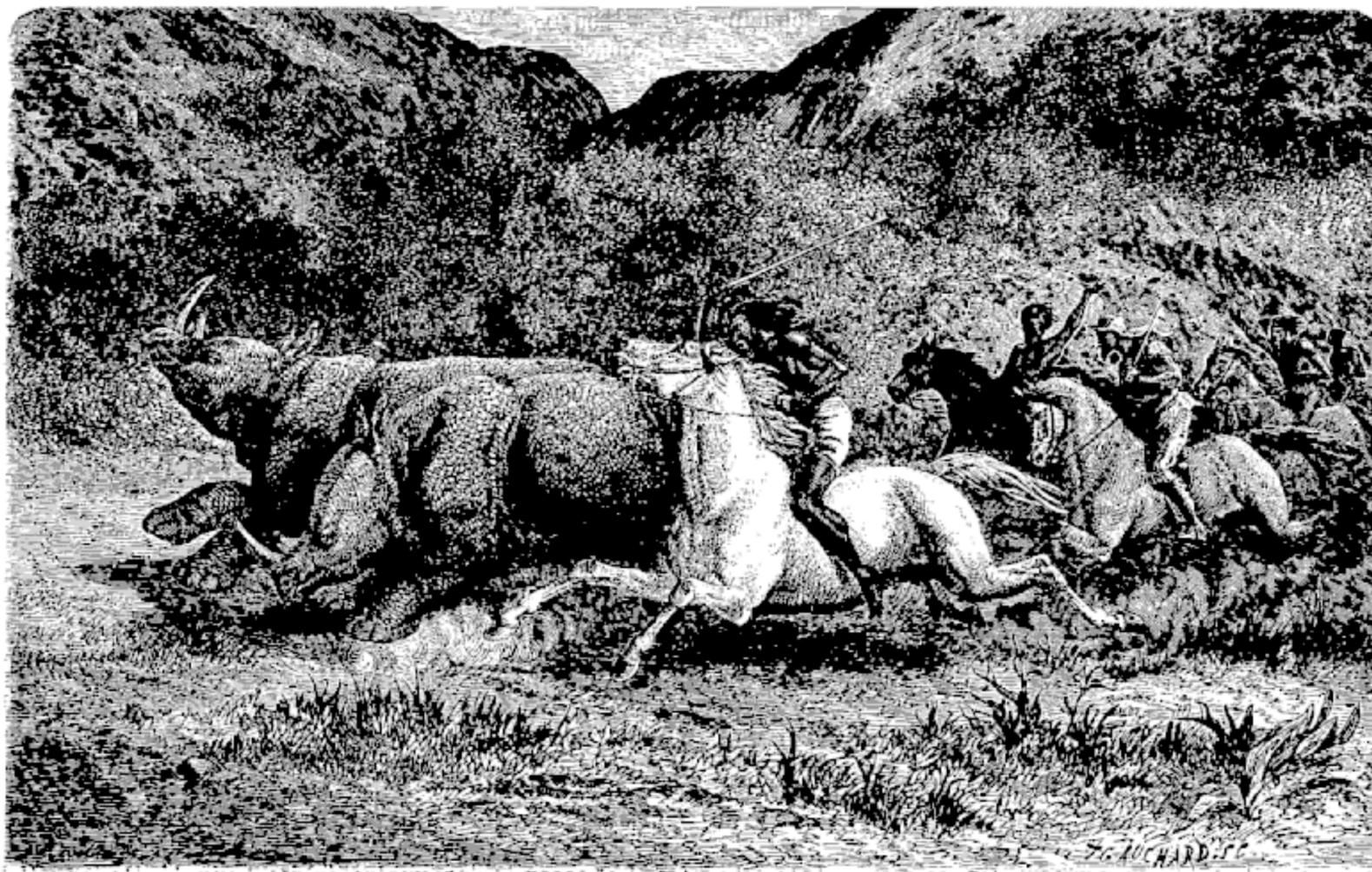
Le lendemain, 1^{er} janvier, nous étions partis de bonne heure. Les pistes fraîches abondaient au bord de l'eau; mais pas une d'éléphant. Après avoir longtemps cherché, nous avons quitté la rive, et nous flânions avec délices, abattant les fruits mûrs des baobabs, cueillant aux acacias la gomme dont ils

étaient couverts, et qui, pareille à des topazes, les faisait ressembler aux arbres des jardins enchantés. Chacun des *aggagir* en avait rempli la housse de peau qui forme toute la garniture de leur selle, et en avait eu sa charge, lorsque Taher, l'aîné des Chériff, s'arrêtant, nous montra un fouillis épineux près duquel était une masse informe. Je mis pied à terre, et, accompagné de Soliman, j'avancai avec précaution. En approchant du hallier, je vis deux rhinocéros profondément endormis sous d'épaisses broussailles, où ils étaient couchés tout près l'un de l'autre. Je dis à Soliman de retourner vers les *aggagir*, de reprendre son cheval, de tenir le mien à ma portée, et j'avancai de nouveau à pas de loup, jusqu'à moins de trente mètres des rhinocéros. Il est probable qu'au milieu de leurs rêves ils sentirent la présence d'un ennemi, car

ils se levèrent tout à coup avec une prestesse étonnante, et poussant un ouiff, ouiff, ouiff, des plus aigus, l'un d'eux s'élança vers moi.

Inutile de viser à la tête, que protégeaient les deux cornes. Je lui envoyai ma balle dans la gorge; elle le détourna, mais sans produire d'autre effet; et les deux animaux s'éloignèrent avec une rapidité effrayante.

Tayau! tayau! A nous maintenant de les poursuivre. La gomme est jetée au vent; les *aggagir* s'élancent derrière le couple. Je remonte à cheval sans perdre le temps de recharger, et je talonne ma bête, afin de rattraper les autres. Mauvais terrain pour une course rapide: les mimosas, bien que largement espacés, n'en sont pas moins redoutables, en raison de leurs branches étalées à peu de hauteur, et dont les épines rendent toute collision sérieuse. Je reste quel-



Course furieuse. — Dessin de Emile Bayard d'après sir S. Baker.

que temps en arrière; mais au bout d'un mille, débouchant dans la plaine, je gagne peu à peu et je rejoins les *aggagir*.

Spectacle à rendre fou un chasseur! Les deux rhinocéros fuient côte à côte, ainsi qu'un attelage bien apparié, et bondissent avec une rapidité vertigineuse à dix mètres de Taher, qui, l'épée à la main, les cheveux au vent, jette sa monture au milieu du nuage de poussière que soulèvent les deux bêtes. Rodar, au bras desséché, les rênes pendues à la serre de vautour qui est le reste de sa main gauche, arrive après son frère. Abou Do est le troisième; ses talons battent son cheval, qu'il anime de ses cris, tandis que, penché en avant, sa longue épée tendue, il est sur le point de sauter pour frapper, même dans le vide.

Mes éperons! mes éperons! A eux de faire leur besogne. Vigoureusement appliqués, ils arrachent de Tettel un bond prodigieux; en une seconde je suis au milieu des hommes, des chevaux, des épées nues. Dépassant Abou Do, qui sent faiblir son cheval, et dont les traits expriment le désespoir, je me place à côté de Rodar, qui est bientôt derrière moi.

Il y a rivalité entre les deux bandes; c'est à qui s'efforcera de l'emporter sur les autres. Abou Do arrive à la folie en voyant l'avance de Taher. J'essaye de passer à gauche de l'un des rhinocéros, afin de lui décharger à bout portant la seconde balle de ma carabine; mais impossible de rejoindre les deux bêtes, qui fuient toujours du même galop. Tout ce que nous pouvons faire est de nous maintenir à trois ou quatre

pas derrière elles. La seule chance qui nous reste est de conserver notre allure jusqu'au moment où les fuyitifs seront forcés de se ralentir.

Nous avons déjà fait deux milles, et aucune apparence de fatigue : c'est toujours la même vitesse, la même course bondissante, tantôt dans la plaine, tantôt dans les basses futaies épineuses, ou dans les broussailles qui font subir aux chevaux de rudes épreuves.

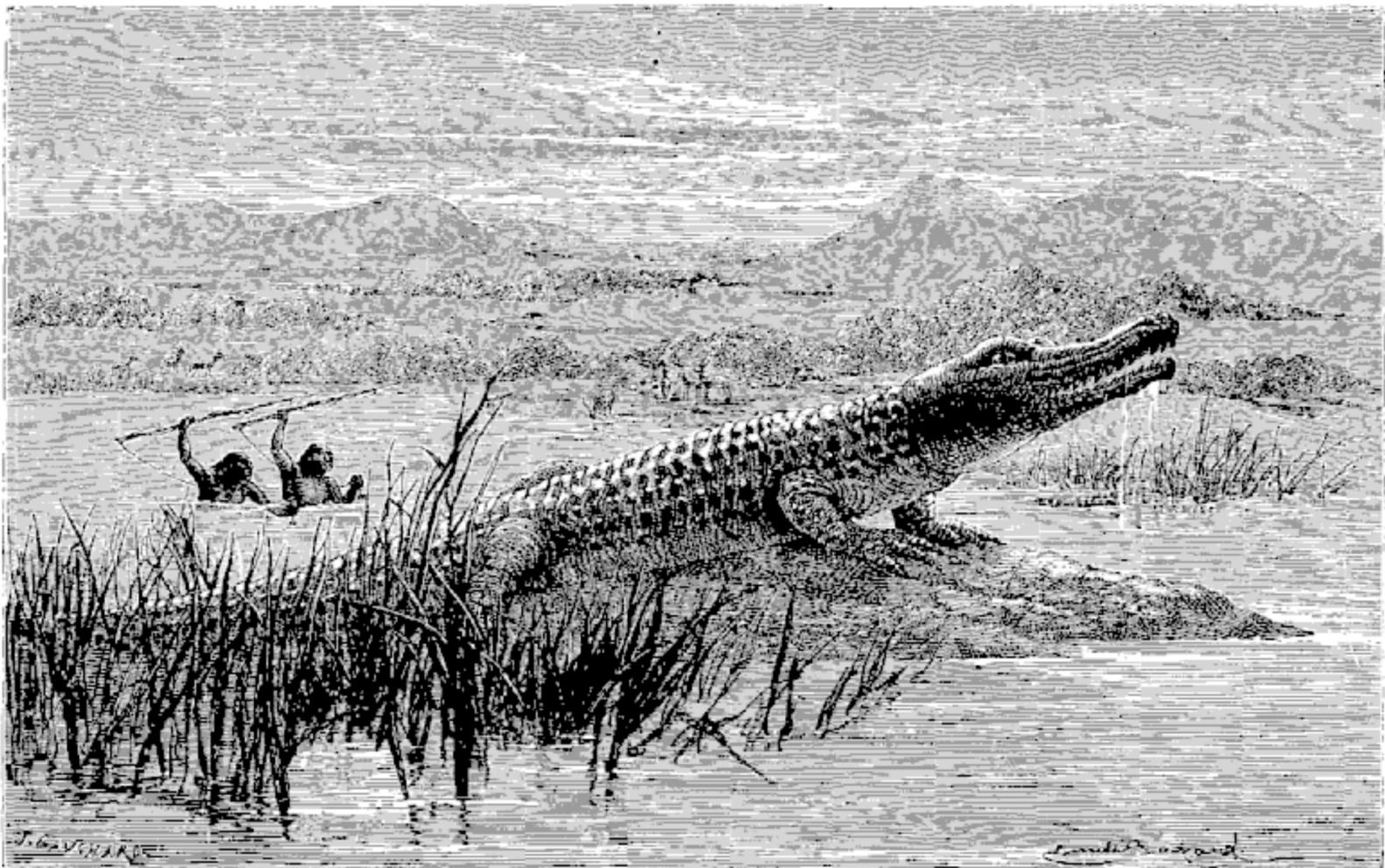
Notre bande s'allonge; nous nous égrenons; quelques-uns seulement ont conservé leurs places. On arrive au sommet d'une chaîne de collines, dont le versant, d'un mille environ, s'incline doucement vers la rivière. Au bas de la pente se dresse le fourré de nabaks. Les poursuivis redoublent de vitesse; ils vont gagner cet asile impénétrable. Nous-mêmes, voyant le

but, c'est-à-dire la jungle, où va se terminer la chasse, nous multiplions les efforts.

Il y a vingt minutes que dure cette course foudroyante. Le cheval de Soliman y renonce. Tetel n'est pas des plus vites, mais il a du fond, et prouve sa vigueur, car je pèse au moins vingt-cinq livres de plus que les autres.

Quatre seulement d'entre nous descendent la colline. Taher est toujours à notre tête. Abou Do est le dernier; son cheval va se ralentir; mais lui, en plein galop, saute par terre et continue la poursuite. Il a des jarrets d'antilope; pendant cent mètres je crois qu'il va nous dépasser et qu'il aura l'honneur de frapper le premier coup; mais la distance est trop longue, il est battu par les chevaux.

Plus que trois chasseurs : les deux Chériff et moi.



Crocodile harponné. — Dessin de Emile Bayard d'après sir S. Baker.

J'ai dû céder la seconde place à Rodar; mais je le suis de près. L'émotion est au comble; nous approchons des nabaks. Les rhinocéros commencent à montrer de la fatigue; le nez contre terre, ils soufflent en courant; la poussière vole devant leurs narines. Si j'avais un cheval frais! « Un cheval! un cheval! mon royaume pour un cheval! »

Le fourré n'est pas à deux cents mètres; et nos chevaux sont rendus! le mien chancelle et bronche. Mais les rhinocéros prennent le trot; ils sont las. Courage, Taher! En avant! en avant! Il est sur les talons des deux bêtes; penché sur le cou de son cheval, l'épée haute, prêt à frapper, il gagne sur la plus voisine. Deux secondes, et les fuyitifs lui échappent. Un nouvel effort; l'épée brille et jette son éclair, au moment

où le dernier rhinocéros disparaît dans les nabaks, ayant sur la croupe une estafilade d'un pied de long.

Encore deux cents mètres et la victoire nous restait! N'importe! « Bravo, Taher! » lui criai-je. Il avait supérieurement donné le coup.

Malgré notre défaite, jamais ni avant, ni depuis cette époque, la chasse ne m'a donné pareille jouissance. La course fut merveilleuse; mais plus merveilleuse encore est l'idée qu'un homme peut attaquer et vaincre, sans autre arme qu'une épée, les animaux les plus puissants de la création. Le rhinocéros est la bête la plus difficile à sabrer, en raison de sa prodigieuse vitesse. Chériff, qui en avait tué beaucoup, n'y était jamais arrivé qu'après une longue poursuite. Quand il est fatigué, l'animal se retourne et fait tête à l'en-

nemi; l'un des *aggagir* se détache, et va lui couper le jarret; mais tandis qu'en pareille circonstance l'éléphant est à peu près démonté, la bête cornue galoppe fort bien sur trois jambes, ce qui augmente le péril de ceux qui la provoquent.

Nous n'avons trouvé en Abyssinie qu'une seule espèce de rhinocéros, le noir à deux cornes, celui que, dans l'Afrique australe, on appelle *kéitloa*. Sa hauteur, prise à l'épaule, est généralement de cinq pieds six à huit pouces (un mètre soixante-dix-sept ou un mètre quatre-vingt-deux). Bien que très-massif, il est des plus rapides, ainsi qu'on vient de le voir.

Pas de bête au monde qui ait plus mauvais caractère; c'est l'un des rares animaux qui attaquent sans y être provoqués. Il voit un ennemi dans toutes les créatures; et, bien qu'il ait de mauvais yeux et l'ouïe médiocre, il n'en découvre pas moins un être quelconque à cinq ou six cents pas, lorsque le vent lui est favorable, tant chez lui l'odorat a de finesse. Il n'a pas besoin de le voir pour fondre sur l'objet qui l'irrite; passez-vous dans l'herbe ou dans le fourré qui vous cache à ses yeux, il entre en fureur dès qu'il vous a senti, et charge immédiatement en donnant trois coups de sifflet. Comme il est presque impossible de le tuer quand il vous arrive de face, cette charge imprévue, dans une jungle épaisse, est singulièrement déplaisante, surtout lorsque vous êtes à cheval.

Cette espèce va généralement par couple ou par famille, c'est-à-dire le mâle, la femelle et le jeune. La mère est excessivement farouche, très-attachée à son petit, et veille sur lui avec une extrême sollicitude.

C'est dans la soirée, deux heures après le coucher du soleil, que s'abreuve ce rhinocéros. Il quitte alors sa bauge, ordinairement située à quatre ou cinq milles de la rivière, et se rend au bord de l'eau par des chemins qu'il se fraye lui-même, en ayant soin de changer fréquemment de route. Quand il a bu, il se retire presque toujours sous un arbre, dans l'un des endroits qu'il s'est choisis, et qu'il visite d'une façon régulière. On trouve là de gros tas de fiente qu'il accumule dans un coin. Les chasseurs profitent de cette habitude pour mettre des pièges dans la voie qui conduit à la retraite de la bête; mais l'animal est si défiant, et possède un flair tellement subtil, que la pose du piège demande le plus grand art. Une fosse circulaire, d'environ deux pieds de profondeur et de quinze pouces de diamètre, est creusée au milieu du chemin qui mène à l'asile en question, à peu de distance de l'arbre visité depuis quelque temps. Sur la fosse est mis un cercle en bois, armé intérieurement d'un grand nombre de pointes aigues, faites d'un bois élastique et très-fort, et qui rayonnent vers le centre; qu'on se représente une roue qui n'aurait pas de moyeu et dont les rais, bien aiguisés, se rejoindraient en se recouvrant. Sur cet appareil, soigneusement adapté à l'entrée de la fosse, est posée la boucle d'un nœud coulant fait à l'extrémité d'un câble extrêmement solide; l'autre bout du câble est fixé au tronc d'un

arbre que l'on vient d'abattre, et qui porte une rainure profonde où la corde s'engage. On creuse ensuite à côté de la roue un fossé où l'on place cette poutre, qui pèse cinq ou six cents livres, et l'on recouvre le tout avec de la terre que l'on a soin d'étendre au moyen d'une branche; sans cette précaution, l'attouchement de l'homme serait senti par le rhinocéros, qui ne manquerait pas de se détourner. Enfin, sur la terre qui dissimule le piège, on répand, toujours avec la branche, une couche de fiente prise au tas dont nous avons parlé.

Si la bête ne s'aperçoit de rien, elle marche sur la roue, à travers laquelle son pied enfonce; en essayant de le retirer, elle serre le nœud coulant qui lui entoure la jambe et que les épieux de la roue, entrés dans les chairs, empêchent de glisser. Une fois pris, l'animal fait un effort pour se dégager, arrache la poutre qui est retenue par le câble, et l'entraîne dans sa fuite; elle s'accroche aux racines, se prend dans les buissons, fait l'office de drague, et fatigue promptement le rhinocéros.

Le lendemain les chasseurs découvrent aisément le large sillon que la pièce de bois a tracé; dès lors ils ont la bête, et la tuent à coups d'épée ou de lance.

Départ de Delladilla. — Campés à seize milles en amont. — Chasseurs d'hippopotames. — Crocodile harponné. — Une famille d'hippopotames. — Attaque du mâle. — Lutte prolongée. — Capture.

Nous avons quitté l'îlot pour nous établir à Delladilla, cette arène où j'avais tué un éléphant lors de ma première chasse avec les *aggagir*. Aucun Européen n'avait dépassé ce point de la rive; Florian et Johann Schmidt, son compagnon, étaient même les seuls qui l'eussent jamais visité. Après avoir mis le feu aux grandes herbes, dont les chaumes, de deux à trois mètres, non-seulement nous cachaient le gibier, mais empêchaient de l'atteindre, quand nous l'avions découvert, je résolus d'explorer le pays pendant une quinzaine de jours, ce qui donnerait aux animaux, chassés par la flamme, le temps de revenir au gîte.

La rivière avait été suivie jusqu'au pied des montagnes, et nous étions campés à seize milles en amont de Delladilla, à la place même où, l'année précédente, un parti de Basés avait été sabré par des *aggagir*. Nos chasseurs prétendaient que l'ennemi essaierait d'en tirer vengeance; mais l'ennemi avait peur de nos carabines, et savait en outre que nous étions nombreux. Une douzaine de *houarti* (chasseurs d'hippopotames) de la tribu des Hamran s'étaient joints à notre bande; nous pouvions donc nous faire respecter.

Ces *houarti* sont des gens pleins d'adresse et de courage. Leur chasse est périlleuse, moins encore par le fait de l'hippopotame, que par celui des crocodiles au milieu desquels ils vivent continuellement sans nul moyen de défense. Il n'est pas d'hommes plus insoucians du danger. Le harpon dont ils se servent est un morceau d'acier détrempé formant une lame

qui n'a pas deux centimètres de large, et qui n'est barbelée que d'un seul croc. A cette arme, insignifiante en apparence, est attachée une bouée de la grosseur de la tête d'un enfant. La corde à laquelle cette flotte est suspendue a une longueur d'à peu près vingt pieds; le harpon est emmanché d'un bambou qui en a dix; la ligne est enroulée autour de cette canne, que le harponneur tient de la main droite, tandis que la bouée reste dans la main gauche.

Un peu avant l'aube, huit ou dix jours après leur arrivée, j'accompagnais les houarti qui s'en allaient en chasse. Ils étaient deux; je ne parle pas de leur suite. Beaucoup d'hippopotames habitaient cette partie de la rivière, et nous ne fûmes pas longtemps avant d'en rencontrer. Les harpons en manquèrent plusieurs; mais un crocodile fut traqué de la façon la plus intéressante. Il était couché sur un banc de sable de la rive opposée, à côté d'un bouquet de roseaux. Ayant pris la direction du vent, les houarti remontèrent la berge pendant un quart de mille, et entrèrent dans le Settite, le harpon à la main. Ils gagnèrent l'autre bord; et tantôt nageant, tantôt marchant au pied de la falaise, flottant à la dérive, ou se traînant sur le sable, ils finirent par gagner les roseaux derrière lesquels était le monstre qui dormait au soleil. Ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture et avançaient, le harpon levé, prêts à frapper le crocodile aussitôt qu'ayant dépassé le massif, ils pourraient voir la bête. Comme ils arrivaient à l'angle du rideau, le monstre, dont ils étaient encore à près de quatre-vingts pas, les aperçut ou les sentit, et se jeta dans la rivière. Au même instant les harpons furent lancés; l'un d'eux glissa sur les écailles, mais l'autre s'enfonça dans l'armure; et le fer, détaché du bambou, s'y maintint solidement, tandis que la flotte, courant avec la bête, en indiquait la fuite.

Les houarti choisirent un endroit convenable pour repasser l'eau, et revinrent en nageant, sans paraître plus se soucier des crocodiles qu'on ne s'inquiète des brochets quand on se baigne dans nos rivières.

Partis avec l'intention de prendre un hippopotame, ils ne voulurent pas s'attarder à suivre leur reptile, qu'ils étaient sûrs de retrouver plus tard, la bouée en marquant la position.

Nous continuâmes donc à chercher nos amphibiens, qui semblaient être sur le qui-vive. Ne sachant pas si les harpons seraient plus heureux cette fois qu'au début, je visai derrière l'oreille la première bête qui se présenta, et la foudroyai du coup.

A la fin nous arrivâmes près d'un large étang, qui renfermait plusieurs bancs de sable, et des îlots rocheux. Parmi les rocailles était une famille d'hippopotames, composée d'un vieux mâle et de plusieurs femelles. Un jeune était debout, vilaine petite statue, posée sur une roche saillante, tandis qu'un autre bambin, dans la même attitude, mais sur le dos de sa mère, voguait avec insouciance.

La place était parfaite; les houarti me prièrent de

me coucher, et se glissèrent dans la jungle où ils disparurent. Je les vis ensuite descendre en tapinois sur la grève, et s'y traîner jusqu'à deux cents pas des roches où les hippopotames se chauffaient au soleil.

La scène devenait extrêmement émouvante; nos chasseurs avaient pris l'eau, et, filant avec elle, se dirigeaient vers le vieux mâle qui ne se doutait de rien. Quand ils furent près des roches ils plongèrent tous les deux, et reparurent peu de temps après au coin du roc, où l'on voyait toujours le petit.

Fut-ce le jeune hippopotame qui se précipita dans l'eau avant le jet des harpons, ou ceux-ci qui d'abord quittèrent les mains des chasseurs? Je ne saurais le dire; dans tous les cas ce fut l'affaire d'une seconde. Les houarti plongèrent aussitôt, et, ne reparaisant qu'à une certaine distance, ils gagnèrent la rive en toute hâte, de peur d'être saisis par le blessé: l'un des harpons s'était fixé dans la tête du vieux mâle, à laquelle il avait été envoyé d'une main ferme; l'autre avait manqué le but.

Ce fut une belle chasse! L'animal furieux bondit à la surface de l'eau, renâclant et soufflant dans sa rage impuissante. Aiguillonné par le fer dont il ne pouvait se délivrer, il essayait de fuir ses persécuteurs imaginaires, et plongeait, et remontait aussitôt pour découvrir l'ennemi. Toutefois cela ne dura pas longtemps. Les chasseurs, dans tout le feu de l'action, avaient appelé leurs hommes, qui étaient dans le voisinage avec mes deux aggagis, Abou Do et Soliman.

La bande entière, pourvue des câbles qui font partie de l'équipement d'un harponneur, se rangea au bord de l'eau. Deux hommes prirent le bout de la corde la plus longue, et se jetèrent à la nage; quand ils eurent gagné la rive opposée, je vis qu'une seconde corde était solidement fixée au milieu de la ligne principale. Il y avait ainsi de notre côté deux bouts de câble, tandis que sur l'autre bord il ne s'en trouvait qu'un; d'où il résultait un angle aigu, dont le sommet était au point de jonction des deux lignes, et l'ouverture devant nous.

L'objet de cet arrangement me fut bientôt expliqué: deux hommes, placés auprès de moi, prirent chacun un de ces bouts de corde; l'un d'eux alla se mettre à dix pas de l'autre. Le câble principal fut alors traîné sur les deux rives jusqu'à ce que l'on eût rejoint la bouée, qui flottait çà et là, d'après les mouvements que l'animal faisait au fond de l'eau. Par une secousse habilement imprimée à cette ligne maîtresse, la flotte se trouva placée entre les deux câbles, et fut immédiatement saisie dans l'angle aigu, dont les deux côtés se rapprochèrent. Aussitôt les hommes, qui étaient sur l'autre rive, lâchèrent le bout de la grande ligne, tandis que ceux qui étaient près de moi tirèrent sur la bouée; maintenue fortement par les deux cordes.

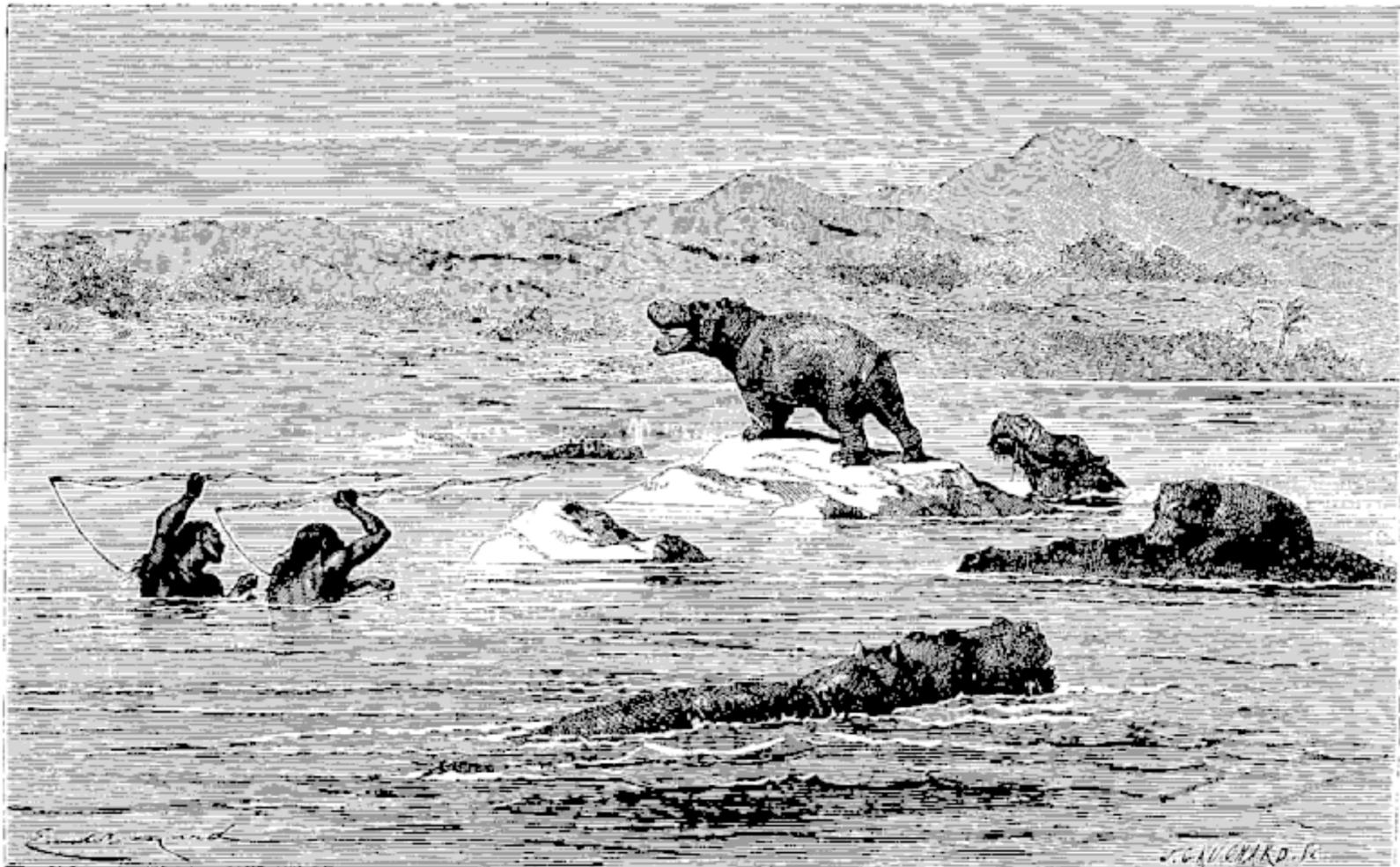
J'étais de la partie; et n'ai jamais rencontré d'efforts de résistance pareils à ceux de notre captif, auquel nous cédions par instants, pour le malmener ensuite. Plus furieux que jamais, il fit un bond hors de l'eau,

grinça des dents, et ronfla avec rage, en soulevant des flots d'écume; puis ayant plongé, il se dirigea sotte-ment vers nous. La ligne détendue fut amenée promptement et enroulée autour d'une roche, qui était au bord de la rivière. L'hippopotame reparut alors à dix pas des chasseurs, bondit de nouveau et, faisant claquer ses mâchoires, essaya de saisir la corde. Au même instant deux harpons lui arrivèrent dans le côté.

Bien loin de fuir, l'animal en furie s'élança, prit pied sur un haut fond, leva sa masse énorme, et, la gueule ouverte, escalada le banc de sable, où il vint hardiment attaquer les chasseurs. Il connaissait peu l'ennemi; les hommes qu'il menaçait n'étaient pas gens

à s'effrayer d'une gueule béante, fût-elle armée d'une denture formidable. Il reçut aussitôt une demi-douzaine de lances, dont quelques-unes, jetées de cinq ou six pas, lui entrèrent dans la gueule. En même temps d'autres hommes lui envoyaient dans les yeux des poignées de sable, qui lui furent plus sensibles. Il avait brisé les lances comme des brins de paille; mais le sable le fit reculer.

Pendant sa folle attaque, deux chasseurs avaient saisi les lignes des trois harpons qui le retenaient. Tout à coup l'une des cordes céda, tranchée par les dents de la bête, qui se trouvait au fond de l'eau. Immédiatement l'animal reparut, et, sans hésiter, courut



Hippopotame harponné. — Dessin de Émile Bayard d'après sir S. Baker.

pour la troisième fois sur les chasseurs, en ouvrant une gueule tellement large, que deux personnes y auraient trouvé place.

Soliman bondit, la lance au poing, et frappa l'horrible tête, sans produire aucun effet. Abou Do, en même temps, s'avancit l'épée haute, me représentant Persée allant tuer le monstre qui devait dévorer Andromède; mais la blessure ne fut qu'une entaille insignifiante. De nouvelles poignées de sable qu'on lui jeta à la face obligèrent l'animal à plonger pour se laver les yeux. Six fois pendant le combat il quitta sa retraite liquide et chargea bravement ses adversaires. Il avait broyé toutes les lances que sa gueule avait reçues; le fer des

autres, émoussé en tombant sur le roc, ne pénétrait pas dans son cuir épais.

La lutte avait duré trois heures; le soleil allait se coucher, et le vaillant hippopotame, halé près du bord, se défendait toujours. Les houarti, craignant qu'il ne vint à couper la corde, me prièrent de lui donner le coup de grâce. J'attendis une occasion favorable: il leva fièrement la tête au-dessus de l'eau, à trois pas de ma carabine; et la balle, le frappant entre les yeux, termina ce drame palpitant.

Pour extrait et traduction: HENRIETTE LOREAU.

(La fin à la prochaine livraison.)